

[Text]

Cela se fait tout autant ici, à Ottawa, que dans le domaine du hockey, par exemple. Les journalistes qui couvrent les Canadiens sont surtout des amateurs des Canadiens. Les journalistes qui couvrent les Maple Leafs sont surtout des amateurs des Maple Leafs.

**Mr. Ferland:** Si nous étions couverts comme les joueurs de hockey, monsieur, comme nous serions populaires!

**M. Bury:** Vous auriez cependant des contrats moins longs.

**Mr. Skelly:** We would have more broken noses.

**Mr. Bury:** I am sorry, I was speaking to Mr. Skelly.

It happens everywhere. You cannot avoid that. Of course some journalists who were on the army and police side were more open to their point of view than others. Of course some journalists who were on the Warriors' side were more open to their views. Of course some journalists who were covering that story from here and were trying to find the Minister of Indian Affairs and the Minister of Justice to comment on certain things—they were not easy to find—also have their prejudices. It is only when you get them all together that you can form a complete picture, and that comes back to the little bits of truth thing.

If a journalist in a war zone or a conflict zone is a creature of one side because he is stuck with them for weeks or days or months on end, he is bound to reflect more of their point of view than others. It is the one he hears all the time. There is no way around that. The only way to get a good picture of what is going on and the only way the media can effectively cover things like this is from all sides. Then try to synthesize, put together the little bits of truth you get from here and there.

**Mr. Sher:** I would just like to emphasize that last point and perhaps bring it back to the question of press freedom. In journalism there is a trick question: when did you stop beating your wife?

**Mr. Bury:** You cannot answer it.

**Mr. Sher:** If at a news conference somebody is asked a damaging question and has to spend most of the time debunking that question, the damage in most cases is already done.

On the Sunday before the crisis finally ended, what was called the Oka crisis—in many ways, obviously, the crisis has not ended—we were trying to get lawyers behind the lines. We were trying to restore the rights of the 12 journalists left, and we were trying to protest the cutting off of the cellular phones. Brigadier General Roy and the top military people we were talking with told us they feared for the lives of the journalists behind the lines. They also said they felt the journalists were suffering from the Stockholm syndrome and that they could become hostages. This position and these criticisms were also made known to other members of the media. We felt it was an attempt to denigrate the work of the journalists.

[Translation]

This is a fact as much here, in Ottawa, as in hockey, for instance. The reporters who cover the Canadiens are Canadiens' fans. And this is also true for those who cover the Maple Leafs.

**Mr. Ferland:** If we had the same coverage as the hockey players, Mr. Bury, we would be so popular!

**Mr. Bury:** However, your contract would be shorter.

**M. Skelly:** Nous aurions davantage de nez cassés.

**M. Bury:** Je m'excuse, je parlais à M. Skelly.

Cela arrive partout. C'est inévitable. Évidemment, certains journalistes qui étaient du côté de l'armée et de la police étaient davantage réceptifs à leur point de vue que d'autres. Et cela vaut évidemment aussi pour ceux qui étaient avec les Warriors. Évidemment, certains journalistes qui couvraient cet événement à partir d'ici et qui essayaient de trouver le ministre des Affaires indiennes et la ministre de la Justice afin d'obtenir des commentaires sur certaines choses—ils étaient bien cachés—ont aussi leur penchant. Ce n'est qu'en remettant tout cela ensemble que l'on peut se faire une idée générale, et cela nous ramène à la notion des petits brins de vérité.

Il est connu qu'un journaliste, dans une zone de guerre ou de conflit, qui devient la créature de l'une des parties parce qu'il demeure avec elle pendant des jours, des semaines, voire des mois, reflétera davantage son point de vue que d'autres. C'est celui qu'il entend sans cesse répéter. C'est incontournable. La seule façon d'obtenir une bonne vue d'ensemble de la situation et la seule façon pour les médias de couvrir efficacement de tels événements, c'est de le faire de tous les côtés à la fois. Puis, il faut tenter d'en faire la synthèse, de réunir tous les brins de vérité que l'on recueille ici et là.

**M. Sher:** Je voudrais seulement insister sur ce dernier point et le rattacher, peut-être, à la question de la liberté de la presse. En journalisme, il y a une question délicate: quand avez-vous arrêté de battre votre femme?

**M. Bury:** On ne peut répondre à cela.

**M. Sher:** À une conférence de presse, si quelqu'un pose une question embarrassante et doit passer presque tout son temps à l'expliquer, le dommage est déjà fait, la plupart du temps.

Le dimanche avant la fin de la crise, la crise d'Oka, comme on l'a appelée—qui, de bien des façons, évidemment, n'est pas terminée—nous tentions de faire pénétrer des avocats derrière les lignes. Nous tentions de redresser les droits des 12 journalistes qui étaient encore là, et nous voulions protester contre l'interruption des téléphones cellulaires. Le brigadier général Roy et les officiers avec lesquels nous discutons nous ont dit craindre pour la vie des journalistes qui étaient encore derrière les lignes. Ils nous ont aussi dit qu'ils avaient l'impression que les journalistes étaient atteints du syndrome de Stockholm et qu'ils pourraient devenir des otages. Cette position et ces critiques ont aussi été formulées à d'autres membres des médias. Nous avons eu l'impression que c'était là une tentative visant à dénigrer le travail des journalistes.